

Mardi 26 mars 19h

Apocalypse Now

Francis Ford Coppola – VOSTF (USA) – 1979 – 202'



Pour le capitaine Willard, gueules de bois et insomnies rythment les allers-retours entre la jungle et les beaux quartiers de Saigon. Comme pour beaucoup au Vietnam en 69, les paradis artificiels achèvent d'effacer les frontières entre guerre et routine, entre enfer quotidien et quotidien vide de sens.

Le décor est posé. Les Chinook se glissent dans l'orage rouge et les bombes tapissent les cimes vertes. Ceux qui se trouvent entre les deux sont condamnés, d'une manière ou d'une autre. Un Colonel, Kurtz, a embrassé la folie et l'horreur de la guerre pour s'y construire un royaume perdu, au fin fond de la forêt, au bout de la Rivière Nung. C'est précisément cette rivière que le Capitaine Willard va remonter afin de retrouver le Colonel dissident. Le Nung symbolise une quête de sens, et lie en son cours tous les protagonistes. Armé d'un rafiot, de quelques compagnons d'infortunes et de la toute puissance des Etats Unis d'Amérique, il s'embarque pour un voyage introspectif où chaque méandre qui l'éloigne de la civilisation le rapproche un petit peu de Kurtz et sa devise : L'Apocalypse, maintenant.

Mardi 2 avril 19h

Les dents de la mer

Steven Spielberg – VOSTF (USA) – 1975 – 124'



Et si le plus efficace de tous les prédateurs marins décidait de faire de nos stations balnéaires son plus rentable garde-manger ? Voilà une proposition que nous ne pouvions pas déceimment ne pas vénérer, ceux qui connaissent notre ciné-club peuvent facilement se l'imaginer... Dans le cadre du cycle sur les *Kaiju* aux Fleurs Arctiques, nous n'avions pas encore évoqué ce genre de *Kaiju*-là. Le super-prédateur le plus terrifiant de l'océan n'est ni un monstre chimérique et mythologique, ni une armée asiatique impériale alliée des nazis et surgissant de la mer en laissant l'Amérique sous le choc, non, il s'agit seulement de ce pauvre requin. Tour à tour symbole, dans la culture populaire, d'une finance méprisante de la vie humaine, de la super-prédation optimisée, ou bien encore de l'inconnu qui dort au fond des abysses mais qui pourrait surgir à tout moment avec une puissance et une force que la civilisation ne peut considérer autrement que comme le pinacle d'une barbarie sauvage intentionnalisée et insupportable ; il faut croire que ce pauvre requin incivil, autiste et sauvageon recueille tout le ressentiment civilisé et anthropocentré contre sa grande gueule, en tant que paroxysme monstrueux de la peur sans être lui-même ni un mythe ni un monstre en dehors de l'imagination humaine et de sa normalité pathogène, un peu comme la révolution, sommes-nous tentés d'analogiser.

Avec la musique imparable de John Williams, deux notes répétées jusqu'à l'angoisse primordiale, le second film de Spielberg qui raconte exactement la même histoire que le précédent (*Duel*, 1971) mais hors de la route, *Jaws* pourrait lui aussi être considéré comme un film de genre porteur d'une critique sociale acerbe, bien que dissimulée et métaphorique, dans une Amérique nixonienne en plein fiasco militaire et politique (*Watergate*) et secouée par les protestations massives et protéiformes contre la guerre du Vietnam et la ségrégation raciale.

Nous proposons donc pour cette soirée *Kaiju* une petite croisière tranquille à la rencontre de la révolution et de ses mâchoires prêtes à engloutir, digérer et enfin rejeter ce monde au néant. Que le Grand Requin Sauvage et impoli nous dévore enfin !

Samedi 6 avril 19h

De la méga-gauche à la méga-droite

Ce parfum pourri de réaction...

En même temps qu'une « droitisation » incontestable du monde à toutes les échelles de la vie quotidienne et des idées, on perçoit simultanément l'essor d'une pensée dominante réactionnaire se matérialisant dans des discours extrêmement confus et variés, souvent artificiellement opposés, et que l'on retrouve de l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche. Se développent donc aujourd'hui des discours pendant que des alliances se nouent avec des groupes de droite et des groupes religieux sous le prétexte d'une « convergence des luttes » (synonyme d'alliance de circonstance), tandis que de plus en plus on peut lire d'insupportables élucubrations réactionnaires et souvent racistes sous pavillon « radical » (cf. Lieux Communs, PMO, Houria Bouteldja, Jean-Claude Michéa, etc.), qu'une parole raciste et raciale, souvent à l'égard des personnes désignées comme « juives » semble pouvoir se libérer dans certains milieux et médias « radicaux » pourtant très *mainstream*. On pouvait déjà déplorer l'organisation de meetings « antifascistes » en compagnie d'organisations religieuses profondément réactionnaires et d'anciens leaders de la « Manif pour Tous », pour qui la priorité partagée était de soulager les consciences religieuses blessées dans la France post-attentats, une « cause » que beaucoup de révolutionnaires ont bienheureusement encore du mal à faire leur malgré le rouleau-compresseur prescriptif de l'université et de la religion.

Qu'est-ce qui s'est perdu, aujourd'hui, pour que toutes les soupapes de sécurité qui rendaient - plus ou moins, selon les questions et les époques - les révolutionnaires imperméables au fascisme, aux populismes et aux valets de dieux, se soient ainsi cassées ?

De cette réaction fétide, on en retrouve aussi bien dans les critiques passistes et de droite de la post-modernité - les Onfray, Finkelkraut, Zemmour, Todd, etc. qui inondent les canaux principaux de la culture de masse de leur propagande raciste d'extrême droite sur tous les sujets possibles - que dans les critiques post-modernes et postrévolutionnaires de gauche des pensées et des mouvements révolutionnaires anarchistes et autonomes, hâtivement jugés comme démodés et inintéressants par des apôtres de notre époque débarrassés de toute perspective universaliste. A tel point qu'aujourd'hui c'est peut-être dans l'exploration de la question de l'universalisme que pourrait se retrouver un chemin subversif à même d'abolir enfin les séparations imaginaires qui cloisonnent de plus en plus l'humanité asservie à elle-même. La réaction aussi a toujours été l'ennemi historique de toute forme d'universalisme, hormis ceux du barbelé, de la normalité et du fric.

Mais comment pourrait-on être révolutionnaire et en même temps déplorer la perte de valeurs anciennes, traditionnelles, soi-disant précapitalistes ? Ou bien défendre des Etats, des nations, des drapeaux et des dictateurs sous pavillon « anti-impérialiste » ? Prôner un retour aux conditions féodales préindustrielle sous le prétexte d'une critique instrumentale ou pseudo-radical de la technologie comme le font certains groupes armés écologistes éloignés et aujourd'hui ennemis déclarés de l'anarchisme et de la révolution ? Ou encore se faire nouvel apôtre de la défense ou de la préservation des sensibilités religieuses heurtées ou de la défense des valeurs familiales et judiciaires de ce monde ? Céder à la séduction populiste et à l'opportunisme politique éhonté au moindre soubresaut ? Organiser des chasses à l'anormalité sous prétexte de déconstructionnisme normatif ? Prôner le conservatisme et le puritanisme comme nouvelles radicalités ? Judiciariser les rapports et se faire procureurs des rumeurs et juges des exécutions et ce sans même envisager une place

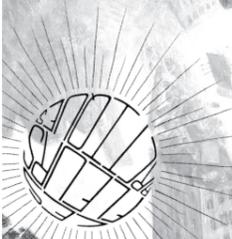
lesfleursarctiques.noblogs.org - lesfleursarctiques@riseup.net

Mardi 19h

Dimanche 16h30

Dimanche 15h

Vendredi 16h - 19h



Bibliothèque Les Fleurs Arctiques pour la révolution



Programme de mars à mai 2019

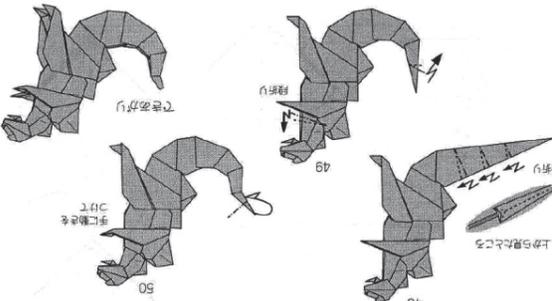
Les Fleurs Arctiques
45, rue du Pré Saint-Gervais, 75019 Paris
Mⁱ Place des fêtes (lignes 7bis et 11)

lesfleursarctiques.noblogs.org - lesfleursarctiques@riseup.net

Il nous semble important dans un temps différent que celui des actes ritualisés du samedi, de prendre un peu de recul et de proposer de retraverser des questions qui se posent à ce mouvement comme à tous les

Le mouvement des Gilets Jaunes se poursuit, alors même que le gouvernement habitué à ce que les mouvements se terminent à partir du moment où les médias l'annoncent, avait cette fois mis la casse et par de joyeux pillages, le temps d'un acte. Un mouvement dans lequel le certain et l'incertain se côtoient et dont l'intérêt (mais pas seulement...) tient plutôt à ce qui continue à y rester flu ou (les manières de s'organiser, pas une certaine rage qui s'exprime de manière multiforme...) qu'à ce qui semble maintenant bien installé dans le mouvement (le peuple « uni comme force agissante avec ses drapeaux, tringales et ses ennemis invisibles ») « l'absence de la question migratoire sans la forme de replis géographiques assommés, les grillés de lectures populistes et conspirationnistes qui trouvent une place très inhabituelle dans un mouvement social ».

La Révolution... et vivre sans l'attendre



autres, plus encore peut-être dans la mesure où il emprunte peu les voies royales de la contestation de feu le mouvement ouvrier, des questions propres à la mise en œuvre de la question révolutionnaire. C'est ainsi qu'on évoquera le 17 avril la question toujours ouverte (ou du moins dont il faut se méfier des tentatives de la refermer...) de ce qu'implique s'organiser ou refuser de le faire, en se demandant que faire aujourd'hui de la question de l'organisation ? Pour partir de ce qui infuse aujourd'hui nombre d'expériences existencialo-militantes, on pourra relire pour cette discussion la *Tyrannie de l'absence de structure*, texte phare du tournant réactionnaire des nouvelles théories de l'oppression aux Etats-Unis. Dans la même optique, on discutera le 6 avril de la question, primordiale dans notre époque, de la réaction et de son odeur de pourri, qui gangrène aujourd'hui par tous les bouts et même les plus extrêmes un champ politique déboussolé, et dont les contours ne semblent plus à tous évidents alors même que ses caractéristiques liées au maintien de l'existant (xénophobie, autoritarisme, judiciarisme...) et à la peur de tout ce qui pourrait le transformer, sont bien identifiables. On repartira aussi de cet effet de débousolement dont certains profitent pour agir à nouveau de vieilles lubies léninistes pour évoquer le 11 mai la question de l'avant-gardisme sous toutes ses formes.

Et puis, le 19 mai on abordera plus frontalement la question centrale qui nous réunit, à partir d'expériences et de points de vue divers, dans cette bibliothèque, celle des perspectives révolutionnaires, en commençant par se demander si la Révolution est un mirage à partir de *Vers les mirages*, texte publié dans *L'anarchie* en 1911 et signé Le Rétif (alias Victor Serge) et d'autres contributions anciennes ou produites pour l'occasion, dans une discussion qui ouvre un cycle sur la question Révolutionnaire, qui traverse déjà l'ensemble de nos réflexions et qui se poursuivra dans les temps à venir.

En poursuivant une réflexion en cours sous diverses formes à la bibliothèque, on parlera le 25 mai de l'école telle qu'elle est aujourd'hui, des

manières par lesquelles elle cherche à nous adapter à ce monde dans l'optique de trouver des biais par lesquels on pourrait l'attaquer. Pour le plaisir et parce que les images du temps d'après la catastrophe que peut inventer le cinéma en disent beaucoup sur ce monde qui n'en finit pas de ne pas se détruire, on commence au ciné-club une série de projections autour du genre post-apocalyptique, pendant que se poursuit le cycle sur les *Kaiju*, ces créatures qui nous montrent magnifiquement comment un monde se termine. Quelques-unes des autres thématiques déjà évoquées au ciné-club trouveront aussi des échos dans ce programme, comme celle par laquelle nous avons commencé, la famille et la communauté, et leur domination de proximité mais tellement effective et pathogène.

Dans les groupes de lecture qui se poursuivent le dimanche à 16h, nous continuerons à lire des textes variés, en nous concentrant pour une partie des séances sur des textes autour de l'anti-psychiatrie et plus largement de réflexions autour de la folie et du soin, à repenser sans doute à l'aire du « safe » dans laquelle l'indifférence, la moquerie, le harcèlement et le « trollage » circulent bien plus que l'attention. Nous continuerons aussi à nous intéresser dans ce cadre à l'effervescence post-68, les deux sujets n'étant pas déconnectés. Nous avons récemment réorganisé la distribution de livres, brochures et périodiques, nous sommes preneurs de suggestions d'ouvrages à distribuer et le catalogue est consultable sur notre site. Il est possible de commander par courrier ou mail, ou de passer à la bibliothèque aux heures où elle est ouverte pour feuilleter ce que nous avons.

Enfin, les permanences qui se tiennent pour cette période le vendredi de 16h à 20h et le dimanche à partir de 15h sont des moments où il est possible de nous rencontrer, de discuter de tout ce qu'on voudra ou presque, de proposer des initiatives diverses qui pourraient prendre place dans ce lieu, d'emprunter des ouvrages en prêt ou de se procurer des textes en diffusion. Au plaisir de vous y rencontrer !

Cycle post-apocalyptique

Le ciné-club des fleurs arctiques, est un moment où l'on discute et réfléchit à partir de toutes sortes de films, choisis par nos soins pour ce qu'ils peuvent donner à penser. C'est aussi l'occasion de se rendre compte que certains genres et sujets traversent le ciné-club et font écho à une vision plus globale d'un certain cinéma ainsi qu'à une vision critique d'un certain rapport au monde. Dans la suite des cycles (éternellement en cours) sur la famille, sur l'école, sur les *Kaiju* et leurs ruines, nous commençons maintenant un nouveau cycle sur les films post-apocalyptiques. Nous avons déjà, dans les programmes précédent, projeté *Mad Max : Fury Road* et *Nausicaä*, deux films qui ont tous deux donné lieu à des moments collectifs de discussion féconds sur la critique de notre monde, et qui ont induit d'une certaine manière ce cycle autour du genre post-apocalyptique. Le cinéma post-apocalyptique, enfant irradié de la science-fiction, connaît son explosion à la fin des années 70 avec la revue psychédélique et psycho-active de bande dessinée *Métal Hurlant* à laquelle participèrent des figures transgressives comme Moebius, Jodorowsky ou encore Druillet, inspirant déjà le film *Mad Max* (1979). S'inspirant du Punk pour son style trash, son refus au-boutiste, bricolé, provocateur et son refus nihiliste des horizons, qu'il dépasse, littéralement (se situer

après l'apocalypse, c'est aussi prendre au sérieux le no-future et repartir de la fin du monde, souvent même longtemps après et vivre encore malgré tout dans ses ruines...). Ce cinéma se pose directement dans une posture qui est pour nous d'un intérêt certain, qui porte en elle une dimension anti-politique et philosophique en se situant dans un existant dont la faille est déjà actée. Comme une graine est un arbre en puissance, le genre du film post-apocalyptique nous met face à ce que notre monde pourrait porter après lui de sauvage, d'animal, de chaotique, d'affreux et de magnifique. Peut-être qu'imaginer un monde détruit et ravagé nous servirait à analyser et critiquer notre monde, qui n'est pas détruit du tout ou dont la destruction n'a jamais été actée. Quand l'on pense (et que l'on regarde) post-apocalyptique, ce qui fait écho en nous, c'est anormalité, bouleversement, folie et résidus de l'ancien monde, et l'humain qui louvoie entre tous ces états, portant comme toujours la révolution dans ses espoirs les plus fous. De fait notre point commun avec le film post-apocalyptique est qu'il critique toujours le monde d'avant. On peut choisir de voir le genre post-apocalyptique comme une invitation à l'action, à provoquer une étincelle qui nous sorte radicalement et définitivement de toute béatitude, et en continuant à rêver éveillé.

quelconque pour « la défense »? Et puis quoi d’autre maintenant ? Nous proposons donc à travers cette soirée d’identifier la réaction sous ses formes diverses sans s’arrêter aux discours de façades parfois efficace-ment enrobés d’un voile de confusion volontaire, et sans céder aux mirages provoqués par la décomposi-tion politique qui voudrait établir une cartographie de la réaction qui inclurait l’antinationalisme, le refus du religieux et la critique de toutes les identités du vieux-monde, qu’elles soient sociales, ethniques, poli-tiques, assignées ou revendiquées, et donc ainsi, toute perspective révolutionnaire anti-autoritaire.



Dans un grand amphithéâtre, toutes les bandes de New York se sont réunies à l’appel des Gramercy Riffs et de leur chef Cyrus. Ces derniers souhaitent dans une grande réunion, unir toutes les bandes des différents quartiers de la ville afin de lancer un assaut massif contre les flics et les institutions et la société. Cependant, une des bandes n’est pas de cet avis et va éliminer Cyrus tout en attribuant cet assassinat aux Warriors qui vont alors s'enfuir du lieu de la réunion jusqu’à leur QG à Coney Island. Cette course pour-suite fait s'enfoncer les Warriors dans les méandres du Bronx où différentes bandes veulent leur peau. La manière de dépeindre l'existant de ce film de Wal-ter Hill datant de 1979, dont une scène a été censurée pour son message émeutier, a été une source d’inspi-ration majeure pour le genre post-apocalyptique que ce soit dans sa manière de filmer les gangs, la ville, la crasse, la violence et la brutalité que peuvent prendre les rapports humains. Si ce film nous offre des scènes qui n’ont rien à envier aux films d'arts martiaux des années 80 ainsi que des scènes de violence inspi-rées directement par *Orange Mécanique* de Stanley Kubrick, il nous invite aussi à une réflexion sur la normalité des années 70 dans le Bronx.



Il ne faut pas salir son costume du dimanche ! Dans un petit village clôs de Bavière, où tout le monde se connaît, s'épie, se calomnie, tout commence et se ter-mine à l'Eglise. Pourtant, la critique de la religion et de la morale que permet le film en noir et blanc de Peter Fleishman, et qui se relie très bien à la discussion sur *Religion et modernité* d'un programme précédent des Fleurs Arctiques, interroge bien plus que la dimen-sion répressive. Le réalisme du film qui suit de près le quotidien des habitants du village, paysans pour la plupart, bien qu'ils aillent quelques fois travailler plus loin à l'usine, indice d'une modernité industrielle dont nous ne connaissons pas davantage la date, met en relief tout ce que la morale de la communauté per-met, tolère, voire favorise. C'est donc un catholicisme identitaire de torgnolles, de viols, d'agressivité et de moqueries qui est mis à l'écran. Bien loin d'une aus-térité ou d'un ascétisme de la religion, ce sont ici les rires gras et les musiques folkloriques de la bande son qui masquent les cris et empêchent les individus de s'exprimer. On rit avec la communauté en riant des autres, ou on se tait. Trois personnages incarnent trois formes d'extériorité, de différence aux yeux de la so-ciété, et leurs rapports internes, ainsi que leurs rap-ports avec les autres membres du village, nous per-mettront de soulever la question de l'intégration, de

la désactivation de tout potentiel critique. Ainsi « la salope », « l'idiot » et « le pédé » peuvent faire partie de la grande famille dès lors que leur marginalité ap-partient au dévouement quotidien de l'agressivité et de la moquerie, dès lors qu'ils acceptent de se taire et de rester dans leurs rôles attribués… mais si jamais l'étranger ne peut plus être assimilé à l'organisme, mettant en péril la stabilité des mœurs, alors la chasse est ouverte. Le catholicisme bavarois est l'occasion de soulever une réflexion sur la manière dont n'importe quel milieu identitaire, qu'il soit religieux ou non, par-vient à se conserver et à se perpétuer.

Que faire aujourd'hui de la question de l'organisation ?

Parcourir l'histoire des expériences confrontatives et révolutionnaires permet de constater une grande variété de positionnement sur la question de sa-voir comment s'organiser (ou refuser de le faire). Malgré les apparences, l'importance de cette ques-tion ne réside pas seulement dans des questions de contingences tactiques (rien de plus efficace qu'une armée… mais on a pu voir le type de révolution dont une armée est capable!), car la manière dont on s'or-ganise donne forme aux rapports qui se construisent dans les luttes et les expériences révolutionnaires, et aussi parce que, qu'on le veuille ou non, c'est bien souvent cette manière de faire qui se transmet d'ex-périence en expérience.

La question est parfois ouvertement posée, parfois elle ne l'est pas, souvent ce qui en est dit formalise une réalité bien plus complexe, voire la contredit. Ne pas la poser en prétendant l'avoir déjà résolue dans un corpus doctrinal auquel il suffirait de se confor-mer revient en général à promouvoir des pratiques et fonctionnements autoritaires dont le vingtième siècle et son léninisme devrait avoir conduit à faire sérieusement table rase. Et pourtant, alors même que les années 70 ont initié une critique sans appel de ces fonctionnements partidaires et, au-delà, des traver- produits par la volonté de construire des Organisa-tions, on en retrouve aujourd'hui ici ou là des relents inattendus.

« Que faire ? » ou plutôt peut être « comment faire ? » en attendant la révolution et pour qu'elle advienne : la question reste ouverte et son déni n'apporte bien sou-vent pas de meilleures solutions que sa résolution for-cée. Il est évident qu'elle se pose de manière d'autant plus intéressante que la situation qui l'impose l'est aussi. Dans le désert, la tentation des ratiocinations stériles est tenace. La réduction des enjeux en période de disette produit aussi des ravages : savoir comment faire tourner les tâches ménagères dans un squat n'est pas exactement du même ordre que se demander comment vivre et se battre pendant la Commune. Il reste qu'on touche aux mêmes types de questionne-ments et qu'on donne en général à ce qui est proposé une valeur universelle.

C'est effectivement en période de disette révolution-naire que sort aux Etats-Unis un texte qui va être abondamment traduit et servir de bible à toute une aire alternativiste qu'on pourrait dire post-révolution-naire. *La tyrannie de l'absence de structure* de Jo Free-man qui part du constat que le refus de se structurer n'empêche pas qu'une structure existe dès lors qu'on fait quelque chose à plusieurs, veut tout simplement, en prenant la question de manière complètement an-historique, revenir au bon sens de la bonne gestion formalisée comme solution non seulement efficace mais plus anti-autoritaire que le laisser-aller du refus de l'organisation (qui produirait automatiquement la reproduction des travers autoritaires des rapports de ce monde). Sortant des milieux alternativistes, cette brochure devient aujourd'hui une référence en termes d'organisation subversive, comme un retour critique qui remettrait *de l'ordre* face à des expériences trop libertaires, trop « anarchiques », non sans consé-quences sur les manières de faire anti-autoritaires. Et voilà balayées toutes les critiques du Parti, les subtili-tés autour de la question de savoir si on peut s'organi-ser en refusant l'Organisation, les réflexions autour de l'affinité comme point de départ de l'action, toutes ces élaborations théorico-pratiques qui nous intéressent

justement par leurs contradictions et polémiques utiles. Encore une fois on nous propose une solution à une question qui n'a d'intérêt sans doute que si elle reste ouverte.

C'est ce que nous voudrions discuter sur la base cri-tique du texte de Jo Freeman et en lien avec la tra-duction en cours à la bibliothèque du texte de Jason McQuinn qui y répond : « *A Review of The “Tyranny of Structurelessness” : An organizationalist repudiation of anarchism* »

On y parlera donc de ce que peut signifier « s'organi-ser dans des perspectives anti-autoritaires », de sa-voir si cette expression a un sens ou s'il faut refuser jusqu'au terme lui-même, et surtout des risques qu'il y aurait à reformer cette question sur des théories ou des pratiques qui prétendraient l'avoir résolue.



Une boule de feu survole la surface de la terre. Lorsque cet OVNI survole la Californie, il croise le chemin de Nancy Archer, riche héritière. Personne ne croit le récit de son extraordinaire rencontre, à cause de son passé psychiatrique, tout en la ménageant, par intérêt pour sa fortune. Face à ces réactions, face à tous les comportements à son encontre, sa colère va grandir… jusqu’à pouvoir enfin exploser.



Un père et son fils errent dans un monde en ruine à la recherche de la mer du sud. Ils errent sur une route semée d’embuches depuis qu’un flash de lumière a réduit à néant l’ancien monde. Depuis toute lumière vive semble avoir disparu, la froideur du ciel, les pay-sages grisâtres et la lumière monochrome sont om-niprésents. La végétation croule et les animaux ont disparu. Malgré cela quelques humains survivent ici et là, se ralliant même parfois en bande. Cependant la bienveillance n’est que rarement au rendez-vous. Le cannibalisme présent au quotidien est le pire des cau-chemars de ce père et son fils qui sans cesse doivent bouger et rester aux aguets. Le film nous parle à tra-vers cela de l’atomisation des individus, des rapports toxiques qui peuvent naître entre eux et comment ces derniers sont destructeurs pour tous. Il nous décrit contemplativement la décrépitude lente et progres-sive du monde post-apocalyptique à l’abandon. Mais il nous questionne toutefois sur le sens d’agir, de sur-vivre mais surtout de vivre, d’être solidaire dans un monde où tout semble vain, où tout est vide, froid, hostile et mort.

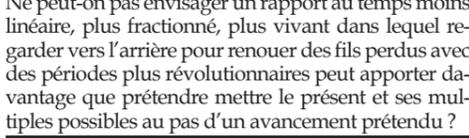


Quand le diable s'invite à la cour, l'amour courtois devient l'occasion de désespérer les hommes et leurs conventions, et le chant des troubadours sème le

trouble tout autour. Mais le diable lui-même peut être surpris par le mouvement du réel : ses deux émis-saires, les visiteurs du soir Gilles et Dominique, deux figures de la subversion, jouent de manière radica-lement différente. L'un prend, l'autre s'éprend. L'un joue selon les règles qu'il s'en fixe, l'autre découvre dans le jeu une nouvelle attitude. Gilles et Domini-que incarnent deux manières d'être contre la société : d'un projet commun d'opposition apparaît un conflit entre leurs propres agissements au fur et à mesure que les habitudes de la cour dépréissent. Il n'y a pas de tra-gédie, il n'y a que de l'imprévisible, et surtout quand les passions sont de mise. Ils auront fait contre l'ennui maintes choses qui leur seront comptées à folie plu-tôt qu'à sagesse, mais c'est qu'à tous les biens de ce monde, ils auront préféré leur *fin amor*.



Les avant-gardes, qu’elles soient artistiques ou poli-tiques, ont joué un rôle notable durant une partie du XXème siècle. Dans les deux cas, elles se définissent par la position qu’elles veulent et prétendent occuper, une position en avance sur le temps présent. Vou-lant devancer leur époque, elles produisent des théories, des valeurs et des pratiques qui se veulent nouvelles. Si l’époque des avant-gardes semble close à présent, quoique certains militants qui voient venir (et leurs amis) en remettent quelques relents au goût du jour, nous pouvons utilement nous pencher sur ce qu’une telle position par rapport au temps présent signifie : peut-on réellement s’émanciper d’un temps qu’on re-présente comme linéaire pour prendre les devants ? Cette position ne condamne-t-elle pas fatalement à se placer à l’extérieur de la réalité présente, en prétendant la surplomber, illusoirement ? Et si le temps des avant-gardes historiques est bel et bien passé, ce qui a pu en survivre dans les aires subversives, n’est-ce pas pré-ci-sément une certaine extériorité ou volonté d’extériorité par rapport à l’époque et aux rapports qu’elle contient ? Enfin, comment, pour ceux qui aujourd’hui encore persistent à vouloir renverser le monde, ce monde où les possibilités révolutionnaires se sont perdues dans un brouillard lointain, ne pas sombrer dans cette pos-ture d’extériorité, dans une volonté de sécession ? Ne peut-on pas envisager un rapport au temps moins linéaire, plus fractionné, plus vivant dans lequel re-garder vers l’arrière pour renouer des fils perdus avec des périodes plus révolutionnaires peut apporter da-vantage que prétendre mettre le présent et ses mul-tiples possibles au pas d’un avancement prétendu ?



« *Television is more than reality, reality is less than televi-sion* » P. Oblivion dans Videodrome

Un producteur cynique de films porno cherche de quoi relancer l'excitation d'une clientèle très vite blasée par une profusion de productions lucratives et sans autre intérêt. Suite à un piratage d'ondes, il tombe sur un programme clandestin, Videodrome, qui va attiser sa curiosité jusqu'à l'obsession, boule-verser sa vie, rentrer littéralement en lui jusqu'à ce que la fiction rende la réalité elle-même fantastique, déforme les corps en même temps que la réalité du snuff-movie détruit la fiction. Ce film des débuts de la carrière de Cronenberg n'est pas seulement une explosion d'images fantastiques hybridant le corps et la machine avec une inventivité hallucinante, au service d'une critique acérée et ironique du désir d'image à

l'ère télévisuelle. Il met en scène et questionne la ma-nière dont la réalité de la souffrance et de la torture sert les exigences toujours plus intenses d'un désir de fiction que la fiction ne peut satisfaire et comment c'est l'humanité du spectateur-voyeur qui s'y retrouve déstabilisée, hybridée, détruite par cet inverse du « supplément d'âme », cette espèce de « supplément de vérité corporelle » que le désir recherche, sans fin, jusqu'à l'insupportable.

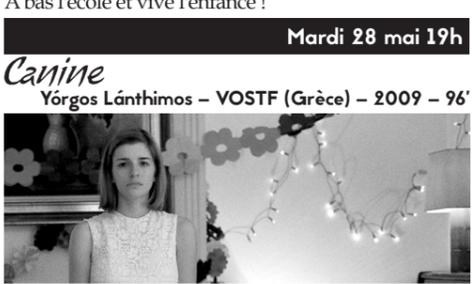
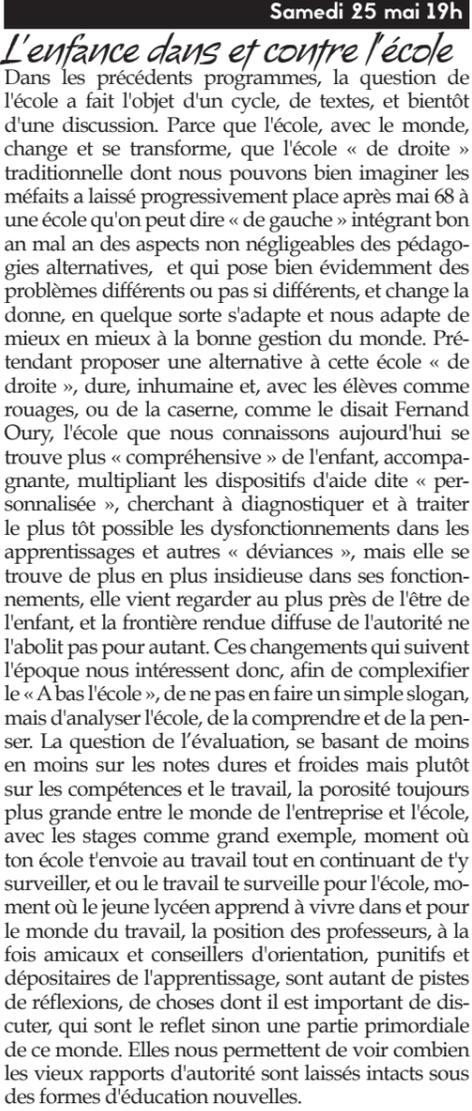


A la suite d’un groupe de lecture autour du texte *Vers les mirages*, publié en 1911 dans le journal L’Anarchie, écrit par Le Rétif (alias Victor Serge), il nous a paru intéressant de poursuivre les réflexions proposées par ce texte dans le cadre d’une discussion publique. Victor Serge, dans un style très lyrique, critique radicalement les mirages que tout le monde poursuit dans ce monde et y inclut les illusions dans lesquelles de nombreux révolutionnaires tombent, notamment celle de l’attente de la Révolution, incarnée par le Grand Soir. Il amène à se poser la question du rap-port des révolutionnaires à la Révolution. Est-ce quelque chose auquel on croit, qu’on espère, qu’on fait advenir, qu’on théorise, qu’on programme ? Est-ce un simple mirage qui nous empêche d’oeuvrer à vivre libre ici et maintenant ? Victor Serge, bien que critiquant radicalement le sacrifice de la vie présente, réelle et sensible au nom des lendemains qui chan-teront peut-être, ne considère pas pour autant l’alterna-tive comme une possibilité émancipatrice, comme un moyen de gagner la liberté. Se demander ce qu’on at-tend pour être libre, c’est aussi réfléchir à ce qui nous empêche de vivre libre et peut-être comprendre que la liberté ne peut se trouver dans un « en dehors » de ce monde qui ne serait qu’une illusion et qu’il range dans la même catégorie que les arrières mondes des croyants. Vers les mirages montre assez pertinem-ent comme il est facile de croire avoir résolu toutes les questions révolutionnaires en pensant avoir trou-vé comment s’organiser la société future, un nou-veau paradis pour remplacer les paradis déçus de la religion, et comment on accèdera, ou comment on peut déjà accéder à cette société. Un mode d’emploi théorique précis qui attend simplement qu’une main d’oeuvre le mette en place et qui en vient à réduire la liberté à un triste ensemble de mots d’ordres que l’on pourrait énoncer. On commence là un cycle tenace de discussions sur la question révolutionnaire qui se poursuivra au fil des prochains programmes en fon-ction des occasions et sous divers angles.



Un village vit isolé dans aucun lieu et aucune époque, séparé de tout monde par la peur panique de « ceux dont on ne parle pas » (« those we don’t speak of »). Un village où la peur est apprise, transmise et entre-tenue, nécessaire pour protéger, garder en sécurité et permettre de vivre, et empêcher tout rapport à l’ail-leurs et à l’altérité. Autour de cette peur s’organisent le bien et le mal qui règlementent la vie de chacun et auxquels tous obéissent. L’obéissance y est présentée comme une condition de la survie. Jusqu’à ce qu’une nécessité plus impérieuse oblige à percer ce mur, réel et virtuel à la fois, à l’intérieur duquel tous sont en-fermés. Ce thriller très réussi emmène le spectateur à travers cette peur et cette obéissance jusqu’à ce que la dystopie opère et révèle ce que ce village a de com-mun avec notre monde et nous fasse percevoir alors comment les rapports de pouvoir, le maintien dans l’ignorance, les constructions morales et supersti-tieuses opèrent pour maintenir l’existant à tout prix et à quel point l’émancipation passe par la nécessité

de traverser la peur et l’angoisse, à partir du moment où on vit dans un monde qui perdure en nous faisant croire que toute altérité est dangereuse.



Quand la famille, relais par l'éducation des normes du monde extérieur, coupe les liens entre sa progéni-ture et ce même monde, toute possibilité de compa-raison avec la norme et donc toute critique devient ar-due. La normalité ne tient plus son rôle minimal (et en lui-même problématique) de garde-fou, et les parents se révèlent tyrans. Le contrôle devient permanent et les règles imposées, bien que paraissant absurdes, sont un miroir déformé de la gestion familiale dans ce monde, de la figure patriarcale, des valeurs trans-mises, comme la compétition et le mérite. C'est grâce à la peur, celle du monde extérieur et de sa dangerosité supposée que les parents maintiennent le joug, et notamment par le père, monarque absolu de ce monde, qui s’arrête à la clôture entourant la maison, mais également par la prise de pouvoir sur le langage, sur la signification du temps et sur la pro-venance de toute chose utile. Dans ce film dérangement où tous les repères sont re-mis en cause, la violence et l'horreur sous-jacentes des rapports familiaux sont omniprésentes, dans un climat où le bizarre et l'angoissant règnent, le malsain et le glauque traversent l'histoire.